

"J'ai toujours été poussée par le désir d'apprendre"

Autor(en): **Mouskouri, Nana / Verdan, Nicolas**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Génération plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): - **(2014)**

Heft 63

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-831443>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«J'ai toujours été poussée par le désir d'apprendre»

A 80 ans, Nana Mouskouri sera le 15 janvier sur la scène du Victoria Hall à Genève. Cette grande dame de la chanson parle du temps qui passe, de l'amour et de la paix.

→ **SUR LE SITE**
Découvrez le message de Nana Mouskouri pour les lecteurs de *Général Plus*

Général Plus: Nana Mouskouri, qu'est-ce que ça fait d'être une légende vivante?

Nana Mouskouri: Je suis une légende, car j'ai vécu trop longtemps (rire). Ma vie durant, j'ai reçu beaucoup d'amour et c'est pourquoi j'ai une énorme responsabilité envers mon public. J'ai toujours le trac et je me dis à chaque fois combien c'est important d'assurer sur scène. Là est ma richesse: l'émotion et tant de sentiments si forts qui me viennent des gens extraordinaires qu'il m'a été donné de rencontrer. Après avoir arrêté de chanter pendant près de six ans, pour me reposer physiquement, j'ai eu peur de perdre l'essentiel: l'amour du public. Eh bien il est toujours là!

Avec les années, vous n'avez pas changé. Le temps n'agit-il pas sur vous comme sur les autres?

Quand j'ai commencé à chanter, j'étais une fille comme les autres, si ce n'est qu'il s'agissait de rester en vie, car c'était la guerre en Grèce. Mon père avait un petit cinéma de plein air, à Athènes dans les années quarante. Ma mère était de Corfou, une île tournée vers la musique et l'Italie. Grâce à ma famille, la chanson est devenue une obsession. Très tôt, j'ai voulu en vivre, mais

cela n'allait pas de soi. On n'en faisait pas, comme ça, son gagne-pain, surtout pour une jeune fille. Dans cette Grèce de Melina Merkouri, à la fin des années cinquante, j'ai été remarquée par une maison d'enregistrement. J'ai eu cette chance de vivre la période la plus extraordinaire du monde du disque. Je me suis alors promis de ne jamais changer et de conserver mon cœur d'enfant. Je ne voulais pas perdre le sol sous mes pieds, alors même qu'en 1961, j'ai vendu plus d'un million de disques en Allemagne. J'ai commencé une tournée aux États-Unis, mon premier disque enregistré avec Quincy Jones date de 1962. Après, j'ai travaillé avec Harry Belafonte. J'étais une jeune fille qui chantait, et ça plaisait.

Votre look a fait le tour du monde. Nana Mouskouri sans ses lunettes, est-ce encore Nana Mouskouri?

A onze ans, j'ai dû porter des lunettes. J'étais ronde et peu gracieuse. Avec les lunettes, c'était encore pire. Mais j'ai décidé de les garder et d'apprendre à m'aimer comme ça. Quand j'étais jeune, à l'Olympia, on m'a conseillé d'ôter mes lunettes, qui faisaient «dactylo» et de changer mon nom. Nana, cela sonnait «petite fille légère» en français. Je crois que j'ai eu raison de conserver ma liberté de

choix et mes lunettes, non?

Votre succès est planétaire. Dans combien de langues savez-vous chanter et parler?

Je parle le grec, le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol et l'italien. J'aime chanter en espagnol. Le son de cette

langue, la richesse de ses expressions me font penser au grec. Certains mots de ma langue maternelle sont intraduisibles. C'est comme ça: il y a des choses qu'on peut dire dans une langue et pas dans une autre. L'allemand se prête bien, par exemple, aux chants de Noël.

Vous avez chanté en japonais, également.

Oui, je l'ai aussi fait en coréen. Quand je vais dans un pays où je ne parle pas la langue, je me dis que c'est à moi de faire un effort. Je peux donc apprendre une chanson phonétiquement et faire plaisir à

mon public. Je trouve toujours une chanson du folklore, que je prends plaisir à apprendre. Mon talent, c'est avant tout l'envie d'apprendre. Mes parents ont tout fait pour mon éducation. L'école, l'instruction, la musique, c'était un moyen de dire non à la guerre. Je suis d'une génération qui ne savait rien. Tout était fini. Il y avait tant de pertes, des bombardements, beaucoup de morts. Pour les enfants de mon époque, il a fallu tout reprendre à zéro.

Vous êtes née à La Canée, en Crète. Quel est votre plus lointain souvenir de cette enfance dans les années trente?

Mon plus vieux souvenir ne remonte pas à La Canée, que j'ai quittée quand j'avais trois ans. Je conserve une image de 1939 à Athènes. C'était juste avant l'occupation allemande. C'était le mois de septembre. Nous vivions dans une maison collée au cinéma de quartier en plein air que tenait mon père. Il avait éteint toutes les lumières. Nous avons entendu un bruit dans le ciel. Mon père a dit: «Ce sont les avions qui vont à la guerre.» J'ai demandé: «Papa, qu'est-ce que c'est que la guerre?» Quelques jours plus tard, papa m'a dit que «la guerre, c'est quand les gens ne s'aiment pas». Ce jour-là, j'ai compris que je chercherais toujours l'amour. Quand on a connu, les violences de l'occupation et la guerre civile, deux chemins se présentent. Soit on reproduit cette agressivité, soit on aspire à la paix.

Quel est votre sentiment face aux tensions qui traversent la Grèce aujourd'hui?

Je suis très malheureuse. La Grèce est mal jugée. Ce sont les

difficultés que traverse ce pays qui font monter l'agressivité. Ce pays a besoin de paix et de perspectives d'avenir.

Est-ce que vous écoutez de la musique?

J'écoute Amy Winehouse et Whitney Houston, deux chanteuses que j'aime tout particulièrement et qui ne sont malheureusement plus là.

De la musique grecque, aussi?

Actuellement, je ne trouve pas de voix grecque qui m'accroche. De manière générale, j'attends quelque chose qui va changer le rythme de la musique. Je ne sais pas d'où cela va venir, mais une grande voix va émerger. Aujourd'hui, il y a beaucoup de musiques mélangées, sans grande originalité. Moi, je recherche avant tout l'identité. Björk, par exemple, ou Kate Bush, ont amené quelque chose de neuf, de jamais encore entendu avant elles.

Qu'allez-vous dire à ce public genevois que vous allez rencontrer en janvier?

Cela fait cinquante ans que je vis à Genève. Je vais essayer de faire à nouveau connaissance avec ce public qui me suit depuis très longtemps et que je respecte infiniment. J'aime bien raconter des histoires et évoquer les liens qui m'unissent à un pays. Je dirai aux Genevois que si je suis une légende, je le dois aussi à Genève qui m'a acceptée. Cette ville, est spéciale pour moi. Ma fille et mon fils sont nés ici en Suisse.

Nicolas Verdan

Nana Mouskouri, Happy Birthday Tour, le 15 janvier au Victoria Hall à Genève.

Le Club

Des places à gagner pour le concert exceptionnel de Nana Mouskouri au Victoria Hall en page 85.



On m'a conseillé d'ôter mes lunettes, qui faisaient «dactylo» et de changer mon nom.»

Nana Mouskouri